

Leur bunker

Fierté : *Indépendance de caractère de quelqu'un qui a le sentiment de son honneur ; dignité, noblesse, amour-propre*
Définition de [Larousse.fr](https://www.larousse.fr)

On l'avait annoncé à la télévision comme on annonce la météo.

Un journaliste à la mâchoire carrée, assis bien droit derrière son bureau, avait déclaré d'une voix calme : « Plusieurs régions du pays ne répondent plus. Les forces de l'ordre appellent la population à rester à domicile et à ne pas céder à la panique : restez chez vous, verrouillez vos portes et ne vous approchez pas des personnes blessées. »

Et soudain, c'était ça la fin du monde : pas un cri, pas une explosion, pas même un orage. Juste une voix posée qui s'éteint après le générique du JT.

Anaïs avait éteint la télé. Elle sentait ses mains trembler et une pulsation dans sa nuque. Elle avait regardé Florence, recroquevillée sur le canapé, les genoux ramenés sous son sweat. Pas de panique apparente, seulement ce calme insolent, presque tendre, qui avait le don de la rassurer et de l'agacer à la fois.

« On ne peut pas rester ici, avait soufflé Anaïs.

— Et où veux-tu aller ?

— La Suisse. Les bunkers. Les frontières doivent encore être ouvertes. On passe par Saint-Julien. C'est notre seule chance.

— Tu crois vraiment qu'on va traverser la frontière de nuit, sans se faire remarquer ?

— Oui. »

Anaïs n'avait pas attendu de réponse. Elle avait attrapé son sac à dos, celui pour leurs randonnées en montagne, et commençait à le remplir : lampes torches, couteau, gourde, barres de céréales. Des gestes rapides, presque militaires, dictés par une certitude simple : bouger maintenant. Florence s'était levée lentement, avait pris sa veste, et s'était contentée de dire :

« Alors allons-y. »

Sur la route, les phares éteints, la voiture n'était qu'une ombre qui glissait entre les champs endormis. Le silence frappait Anaïs plus fort que n'importe quel cri. Il n'y avait pas un chat, pas une lumière dans les maisons éparses. À mesure qu'elles approchaient de Saint-Julien-en-Genevois, Anaïs serrait le volant si fort que ses doigts blanchissaient. Son esprit répétait en boucle : *Il y aura un passage. Il y aura un moyen.* Elle jeta un coup d'œil vers Florence. Son calme n'avait pas faibli. Anaïs sentit un mélange contradictoire monter en elle, entre admiration et colère. Comment faisait-elle pour ne pas trembler ?

Florence n'avait jamais aimé la télévision. Elle détestait les nouvelles, les bulletins d'alerte, les images de catastrophes... Ce soir-là, pourtant, elle avait regardé l'écran comme on regarde une pièce de théâtre absurde : sans y croire totalement, mais incapable de détourner les yeux. Anaïs, elle, n'avait pas attendu la fin du discours. Elle avait un tel courage. Sa peur s'était transformée en plan d'action. Florence connaissait ça par cœur. Anaïs vivait comme ça : quand la maison brûle, tu prends un seau, même si tu sais que ça ne suffira pas.

Mais Florence avait compris que l'incendie était déjà trop grand. Que ce qu'elles fuyaient avait déjà gagné. Mais elle n'avait rien dit. Parce que regarder Anaïs décider, agir, trancher, c'était aussi la voir vivante, prête à tout pour sauver ce qui comptait. Et ce qui comptait, c'était elles deux.

La traversée avait été un long gouffre froid. Chaque virage serrait un peu plus son cœur. Florence pensait : *À quoi bon courir vers un bunker, si la seule chose qui me retient au monde est assise à côté de moi ?* À Saint-Julien, elles avaient laissé la voiture près d'un entrepôt vide. Le froid leur mordait déjà les doigts. Elles avaient traversé à pied, Anaïs devant, les yeux fixés sur la voie ferrée. Et c'est là que Florence avait entendu le premier son : un son rauque, guttural, qui ne ressemblait à rien d'humain. Puis un second, plus proche. Comme des pas traînants sur le gravier. Elles s'étaient figées. Le silence immense de la ville-frontière venait de se briser, comme si les maisons mortes rendaient enfin leur souffle. Au loin, une silhouette avait vacillé. Pas un passant. Pas un vigile. Quelque chose de plus lent, de plus mauvais.

Un râle avait déchiré la nuit. Long, plaintif, trop grave pour n'être qu'une voix.

Florence avait senti son sang se glacer. Elle avait serré la main d'Anaïs, si fort qu'elle craignait de lui faire mal. Les ombres bougeaient. Pas vite, mais elles bougeaient. Alors, quand elles avaient vu ce train immobilisé comme par miracle, elles n'avaient plus hésité.

« Cours » avait soufflé Anaïs.

Elles avaient traversé la voie ferrée à grandes enjambées, leurs sacs cognant contre leurs hanches. Le bruit de la porte du wagon leur avait paru monstrueux, une alarme criarde dans la nuit. Mais derrière elles, il y avait pire : ces choses qui s'approchaient, insistantes. Le train n'était pas une promesse. C'était juste une barrière entre elles et ce qui les traquait. Florence avait jeté un dernier regard vers la frontière noyée par la nuit. Elle n'avait pas besoin de se convaincre : *S'il faut mourir, je préfère que ce soit à deux.*

Le wagon s'était refermé sur elles comme un cercueil. Un bruit métallique, grinçant, avait résonné dans toute la carcasse de fer, puis plus rien. Rien que l'odeur de rouille, de poussière, et ce silence terrifiant du dehors, seulement rompu par quelques râles lointains. Anaïs s'était laissée glisser contre Florence, le souffle court. Elle sentait ses bras autour d'elle, son odeur familière malgré la sueur, et elle s'était cramponnée comme si son corps seul pouvait la sauver. Les heures s'étaient écoulées, lourdes. Le temps n'existait plus, sinon par le rythme de leurs respirations et le froid qui s'infiltrait peu à peu dans leurs vêtements. Anaïs fixait les parois de métal, se répétant que c'était un refuge. Qu'ici, au moins, elles étaient invisibles.

Puis le train avait sursauté. Un choc sourd, une secousse brutale qui les fit tomber l'une contre l'autre. Le métal s'ébranla, un fracas de chaînes, de roues. Et, soudain, la machine s'était mise en mouvement. Anaïs sentit son cœur exploser de peur et d'espoir mêlés. Elles ne savaient pas où elles allaient, mais elles portaient. Loin des rôles. Loin de la frontière. Loin de la mort immédiate.

Le voyage avait duré des heures, interminables. Elles ne voyaient rien du paysage, seulement quelques fentes de lumière qui défilaient trop vite pour être comprises. Le sol vibrait sous leurs jambes. Anaïs ne lâchait pas Florence. Elle répétait en boucle dans sa tête : *On s'en sortira.*

Puis, brusquement, tout s'était arrêté. Le wagon avait freiné dans un hurlement. Les roues s'étaient tues. Pas de gare. Pas de quai. Rien que le silence, immense et cru, qui s'était abattu après le dernier grincement.

Anaïs avait osé entrouvrir la porte. La nuit dehors semblait encore plus noire qu'avant, épaisse, étouffante. Le train était arrêté au milieu de nulle part : une plaine déserte, hérissée de pylônes électriques, sans une maison à l'horizon. Quelqu'un habitait-il même ici ? Et plus encore, le conducteur du train ne semblait pas en vue, il n'était pas dehors en tout cas.

Elles étaient seules. Complètement seules. Anaïs avait refermé la porte avec lenteur, son dos appuyé contre le métal glacé.

« On va tenir, avait-elle murmuré. Ici, personne ne nous trouvera.

— Mais tu imagines si on n'est pas loin de Brive-la-Gaillarde ? Anaïs esquissa un sourire malgré elle.

— Ça changerait quoi ? Tu penses vraiment que des zombies sont arrivés jusque dans cette partie de la France ? »

Elles rirent un peu plus, une bulle fragile au milieu de la peur. Leurs voix semblaient se perdre dans la plaine autour d'elles. Une survie, pour survivre. C'était tout ce qui leur restait.

Les jours suivants s'étaient écoulés à rester dans leur wagon. Elles partageaient des gorgées d'eau, des morceaux de nourriture sèche. Florence sentait son corps s'alourdir, la fatigue s'infiltrer. Ses muscles lui semblaient tirés, ses paupières plombées. Mais elle ne disait rien, restait fière : *Anaïs avait besoin de croire qu'elles pouvaient tenir.*

Puis il y eut ce matin-là. Elle s'était réveillée avec une douleur au bras. Une morsure nette, sanglante, entourée de peau rougie. Les crocs d'une souris, pensa-t-elle d'abord. Oui, sûrement une souris, il devait bien y en avoir, cachées dans la paille moisie ou entre les caisses. Mais son ventre s'était tordu en rejetant cette explication trop facile. Elle connaissait les histoires. Elle avait entendu les rôles à Saint-Julien. Elle avait vu les silhouettes vacillantes. Et quelqu'un avait bien dû conduire ce train avant de se coincer là.

Ses doigts tremblaient lorsqu'elle toucha la plaie. Elle aurait voulu hurler, réveiller Anaïs, mais son cœur s'y opposa. Pas ça. Pas encore. Ce n'était rien. Alors elle referma sa manche sur la morsure. Elle se répéta en boucle : *Ce n'est qu'une souris. Pas ça. Pas maintenant.*

Lorsque Anaïs ouvrit les yeux et lui demanda si elle allait bien, elle hocha la tête, feignant la lassitude. Et son mensonge eut presque un goût de vérité, l'espace d'un instant. Mais dans le silence

du wagon, elle entendit son propre cœur battre, trop vite, trop fort. Comme si son corps, déjà, savait ce qu'elle refusait d'admettre.

Florence tremblait.

Au début, Anaïs avait cru que c'était le froid. Mais sa peau brûlait sous la paume de sa main. Une fièvre sèche, brutale. Dans probablement la partie la plus vide de la diagonale du vide, il n'y avait ni secours, ni bruit, ni témoin. Seulement elles deux. Anaïs ne pouvait rien faire pour aider Florence.

La nuit la prenait de plus en plus vite. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, un gouffre s'ouvrait sous ses paupières. Elle sentait ses muscles lourds, sa gorge sèche, et parfois, au détour d'un sursaut, une pulsion étrange lui traversait la mâchoire, un besoin de mordre. Elle savait. Elle le savait depuis le matin de la plaie. Mais maintenant, le temps se raccourcissait, la vérité se dessinait. Son corps n'était déjà plus totalement le sien. Alors elle commença à écrire ses adieux dans sa tête. Pas sur du papier, il n'y en avait pas, mais dans un journal invisible qu'Anaïs lirait peut-être entre ses lèvres ou dans ses gestes.

Je t'aime. Je suis désolée. J'aurais voulu marcher plus loin avec toi. J'aurais voulu voir une autre saison, la mer peut-être. Mais ce qu'il reste, je le veux pour toi, pas contre toi.

Elle chercha un moment pour s'isoler, un instant pour s'écarter, sauter hors du wagon et se laisser mourir avant qu'il ne soit trop tard. Trouver une corde pour mettre fin à tout ça, pour protéger sa bien-aimée de ce spectacle. Mais Anaïs la suivait partout. Ses yeux la guettaient, veillaient sur elle avec une obstination féroce. La tendresse d'Anaïs était devenue une chaîne. Une belle, douce prison qui les condamnait toutes les deux.

Tout s'effondra lorsqu'elle vit le bras. La manche s'était relevée, par accident. La morsure était là, violente, indiscutable : deux crocs enfoncés dans la chair, entourés d'une peau violacée. Anaïs resta figée, incapable de parler. Ses poumons se bloquèrent. Un instant, elle crut s'effondrer avec elle.

Non. Pas Florence. Pas leur histoire.

Elle voulait nier, hurler, arracher la vérité comme on arrache une écharde. Elle voulait encore croire qu'il existait un remède, un miracle, un détour possible. Mais rien ne venait. Rien que le silence monstrueux du vide autour d'elles.

Anaïs posa sa tête contre son épaule, ses bras serrés comme une armure. Elle se répétait comme une prière : *On se battra. Jusqu'au bout. L'amour est notre bunker, on sera protégées. J'y crois.* La morsure pulsait comme un cœur étranger. Chaque seconde, elle sentait la chose grandir en elle. Parfois, sa vision se brouillait, ses dents claquaient sans raison.

Elle regardait Anaïs et une horreur glacée la traversait : l'envie de sentir sa chair tendre sous ses lèvres. Elle se couvrait la bouche de ses mains pour se retenir.

Sa voix tremblait, elle réussit à articuler :

« Anaïs... écoute-moi... Laisse-moi partir. Maintenant. Avant qu'il soit trop tard. Je ne veux pas te faire de mal... »

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle était à la fois lucide et incontrôlable, amoureuse et tellement plus. Anaïs la fixait, muette. Puis, lentement, elle s'approcha. Florence voulut protester, détourner le regard. Mais Anaïs posa ses mains de chaque côté de sa tête, ferme, inébranlable.

Elle l'embrassa, d'un baiser brûlant, désespéré. Une preuve. Une promesse. Une réponse.

La fin pouvait venir. Elles avaient choisi comment l'affronter : ensemble. Même face à la mort, elles resteront dignes, fières.

Nombre de mots : 2080